

XYZ. La revue de la nouvelle

Les Montréal d'XYZ

Pierre Karch



Numéro 30, été 1992

Les Montréal d'XYZ

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3713ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Karch, P. (1992). Les Montréal d'XYZ. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (30), 3–4.

LES MONTRÉAL D'XYZ

PIERRE KARCH

Trois cent cinquante ans, c'est jeune pour une ville, même d'Amérique. « Mais aux âmes bien nées, disait Rodrigue, la valeur n'attend pas le nombre des années. » Et Montréal a, de fait, connu, à un âge précoce, son heure de gloire, celle qu'illustrent toujours les splendides monuments qu'y ont semés Cœur de Lion MacCartney, Alfred Laliberté, Louis-Philippe Hébert et son fils Henri qui prolongent, par leur romantisme attardé, l'École patriotique du siècle dernier. Ce patriotisme était alors double, Anglais et Français rivalisant, dans l'esprit de la devise de la ville, *Concordia salus* (« Le salut par la concorde »), pour proclamer, avec emphase, la suprématie de leur culture et la richesse de leur patrimoine. Chaque place, square ou carré a eu droit à son monument de bronze, ainsi que les rues *fashionables*, Sherbrooke et Dorchester, aujourd'hui partiellement boulevard René-Lévesque. Le triomphalisme des uns et des autres monta à la tête de l'Église qui, à sa façon, fit de Montréal une ville à proprement parler monumentale.

Puis, par réaction, Montréal décida de ne plus se souvenir. En voulant faire un bond en avant, ses administrateurs écrasèrent bêtement le passé. Des quartiers en sont morts. La Petite-Bourgogne, par exemple, dont on a remplacé la pauvreté honteuse par l'insignifiance que ceint orgueilleusement un enchevêtrement d'autoroutes surélevées serties, le soir, de phares qui le font briller comme une couronne dorée (« Le faux bourg »). De ces vingt-cinq dernières années, dont certains se glorifient, que reste-t-il ? Des ruines et des dettes.

Aujourd'hui que Montréal n'est plus qu'une métropole de second rang, c'est le temps des illusions perdues. Montréal se vide, comme la France s'est vidée après la révocation de l'Édit de Nantes,

c'est-à-dire en perdant le capital indispensable à son renouveau économique. Et tout ce temps, un nombre important de Montréalais québécois de souche, racistes et xénophobes (« Portrait d'été en crème glacée ») comme étaient sectaires leurs ancêtres français, croient défendre un principe en méprisant ceux dont les racines sont, dans notre sol, moins longues que les leurs, qu'ils soient Européens, Africains, Asiatiques, Antillais ou Latino-Américains, oubliant, semble-t-il, que « toute forme de mépris, si elle intervient en politique, prépare ou instaure le fascisme » (Albert Camus, *L'Homme révolté*).

Une métropole, Montréal ? Tout au plus une grande ville de province. Une métropole se comporte autrement. Une métropole se nourrit du meilleur de chaque culture et se compose une identité à nulle autre pareille. C'est la diversité qui donne sa vie à une métropole, comme l'a si bien démontré l'exposition « Les Années 20 : l'âge des métropoles » où Montréal, justement, brillait par son absence, ce que personne, en dehors des responsables, semble n'avoir compris, même si certains l'ont remarqué. Sublime paradoxe, plus Montréal se francise plus la ville appartient aux banquiers qui ont établi leur raison sociale ailleurs et qui la serrent à la gorge, pour l'étrangler, ce qui, du train que vont les choses, ne devrait pas tarder (« La légende Doré »).

Malgré le pessimisme grandissant des Montréalais qui paient taxes et surtaxes pour que leur soient rendues les fautes de leurs pères, il reste heureusement, ici et là dans la ville dont chacun porte la croix, des sources d'émerveillement non encore polluées par le cynisme des uns et la mesquinerie des autres. Il est donc toujours permis de rêver près des gares et des hôtels (« Hôtel Terminus »). Mais s'il demeure un espoir de bonheur dans la ville, c'est chez soi qu'il se trouve, dans la vie à deux, pourvu qu'on soit prêt à mettre de l'eau dans son vin et des nouilles dans ses spaghettis (« Le souper au restaurant »).

Trois cent cinquante ans ? Rien ne nous empêche de faire des vœux, mais, dans l'état présent des choses telles que les voient les auteurs qui ont participé à ce numéro, qu'on nous épargne les discours, la fanfare avec ses cuivres dorés et surtout, pas de drapeaux !

XYZ